

SOCIETE HISTORIQUE DE HAUTE PICARDIE

Bureau de la Société

Président	M. Jean-Louis BAUDOT
Trésorier.....	M. Jérôme BURIDANT
Secrétaire	M. Emmanuel VEZIAT
Membres du conseil.....	Mme Jacqueline DANYSZ Mlle Frédérique PILLEBOUE M. Pierre BOCQUET M. Thierry BONHOMME M. Claude CAREME M. Marcel CARNOY M. Jean HALLADE M. Rémy LAHAYE M. Robert LEFEVRE M. Jean PARENT

Activités de la Société en 1999

21 JANVIER : communication de Monsieur Carnoy et conférence de Monsieur Jorrard.

Monsieur Carnoy communique une de ses recherches, extraite de *L'Aisne il y a cent ans* (1912) : l'origine du hameau La-Garde-de-Dieu, à mi-chemin entre Rozoy et Brunehamel, sur la commune de Grandrieux.

Né en 1769, Pierre Leleu est issu d'une famille de charpentiers de Parfondeval et devient lui-même charpentier dès l'âge de huit ans. Maître de famille à 18 ans, il réussit à s'enrichir quelque peu grâce à l'achat d'une coupe de bois revendue habilement. Il en profite pour acheter une auberge que les habitants surnomment « la garde de Dieu » quand lui-même, Pierre Leleu, enrôlé sous la Révolution, se demande qui gardera son auberge et s'écrie « A la garde de Dieu ! ». Peu après, il installe une salpêtrière, puis un moulin et, en 1802, une brasserie, tout en restant un actif charpentier. L'ensemble attire et le hameau fondé par Pierre Leleu se peuple.

Monsieur Jorrard, archéologue municipal, présente ensuite un état de ses recherches archéologiques laonnoises entreprises depuis 15 ans, état illustré de nombreuses photographies.

Le plan chronologique adopté l'amène à signaler les traces les plus anciennes de la ville dans le marais de Leuilly, près de la décharge : des fosses, des morceaux

de céramique datent de l'âge du fer et révèlent une installation entre la civilisation de Halstatt et la Tène.

Le Plateau serait occupé seulement depuis le I^{er} siècle (vers 40) avant Jésus-Christ. La fosse du site de la « Comédie », près de l'hôtel de ville, une exploitation de carrière à ciel ouvert remblayée, une latrine rue Saint-Jean, un puisard avec déversoir sur le nord de la place du parvis, un puits sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Rémi-à-la-Porte signalent une occupation gallo-romaine. Une intéressante nécropole a été découverte en deux temps, dans la rue Saint-Jean en 1996 (inhumations en fosse et 13 sarcophages) et dans la rue Saint-Martin en 1998. Cette dernière est riche de 37 sépultures d'adultes et d'enfants orientées est-ouest, mais aussi d'une pierre portant le signe du Christ ; peut-être date-t-elle du V^e siècle. Monsieur Yves Crêteur, archéologue-paléontologue de l'AFAN (Association pour les fouilles archéologiques nationales) a détaillé les sépultures et les squelettes.

Parmi les autres vestiges se signale, à La Neuville, une voûte à ressauts de descente de cave, semblable à celle de l'abbaye Saint-Vincent.

Les quelques cent à cent dix personnes qui remplirent totalement la salle montrent l'intérêt porté par la population laonnoise à son histoire et au mystère des fouilles archéologiques. On aimerait tellement en savoir plus, et avec précision. La nécropole de la rue Saint-Martin interpelle : il est urgent de réaliser des fouilles à l'abbaye Saint-Vincent !

23 FÉVRIER : *Sartre à Laon* par Yves-Marie Lucot.

Yves-Marie Lucot, journaliste, écrivain et... membre de la Société historique a présenté et tenté de cerner pourquoi Sartre n'a pas aimé Laon. Le public – toujours aussi nombreux – semblait curieux d'en savoir plus sur « ce rendez-vous manqué avec l'Histoire ».

Né en 1905, orphelin de père, Jean-Paul Sartre est élevé par sa mère, personne effacée, et par son grand-père, instituteur, protestant, alsacien cousin d'Albert Schweitzer. Dans cet entourage et avec la découverte de sa « laideur », l'enfant se réfugie dans les livres et conserve une mentalité d'adolescent. Mais c'est un élève brillant qui, après le lycée Louis-le-Grand, entre à l'Ecole normale supérieure en 1924. Il y rencontre Raymond Aron, Paul Nizan et la belle Simone de Beauvoir, dite « le Castor », qui devient sa compagne pour la vie. Jean-Paul Sartre est reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1929. Fait aussitôt, le service militaire aurait pu l'arracher à sa jeunesse, le pousser à une condition « d'homme », mais il lui laisse surtout le temps de lire tant des romans de quatre sous que Antoine de Saint-Exupéry (*Vol de nuit*), Paul Claudel (*Le soulier de satin*), Bertold Brecht.

De 1931 à 1933, il exerce au lycée du Havre, ville qui ne lui déplaît pas car proche de Paris. Il s'investit un peu puisqu'il rédige le discours de remise des prix. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre constituent un « couple moderne » où chacun reste libre ; toutefois, lorsque les mutations les séparent, ils n'ont qu'une idée : se retrouver. Ainsi, Sartre quitte Le Havre pour l'institut français de Berlin ; Simone prend un congé maladie.

Sartre écrit. Alors qu'il est près de terminer *La nausée*, il se jette dans *L'imagination* à tel point qu'il expérimente une drogue pour connaître les hallucinations. Simone, aidée d'une certaine Olga, l'en libère. Puis elle écarte Olga. Sartre commence peu après les nouvelles du *Mur* et met en forme la dernière version de *La nausée*, roman où il approche une réflexion nouvelle : l'existentialisme. C'est dans cet état d'esprit créatif de jeune écrivain et philosophe qu'en 1936 il est nommé à Lyon, pendant que Simone est mutée à Paris. Il refuse Lyon, accepte Laon, proche de... Paris.

Alors, sont-ce les jeunes élèves du lycée de garçons qui « préfèrent le prix des betteraves », ou est-ce la ville de Laon, bourgeoise, enfermée dans son histoire, qui fait qu'il ne s'intéresse pas à elle ? Ou, tout simplement, ses écrits ne l'accaparent-ils pas totalement au point de l'empêcher de voir alors le monde, Laon en particulier, ville qu'il fuit aussitôt qu'il peut, ville dont il ne parle pas ?

Dès 1937, il est nommé au lycée Pasteur... à Paris.

12 MARS : *Les chanoines de la cathédrale de Laon à la fin du Moyen Age* par Hélène Millet.

Hélène Millet est, au CNRS, directeur de recherche, chargée de l'étude des chapitres cathédraux en France de 1200 à 1500. Les archives sur celui de la cathédrale Notre-Dame de Laon sont particulièrement riches. La Bibliothèque nationale possède un cartulaire de prébendes : c'est un recueil de partitions du patrimoine du chapitre dont les revenus sont partagés égalitairement tous les six ans en 83 prébendes (compensations matérielles d'un service rendu à la cathédrale). Les archives départementales détiennent une ébauche de registre de délibérations capitulaires de 1300 et un véritable registre des délibérations du chapitre de 1407 à 1412. Enfin, un registre des suppliques du Vatican regroupe les demandes faites au pape par les clercs qui souhaitent se voir accorder une prébende ; ils y déclinent leur identité.

Au total, à ce jour, 870 chanoines de la cathédrale ont été recensés entre 1272 et 1412. Issus de grandes familles, voués dès leur plus jeune âge à la cléricature, ils acquièrent souvent un haut niveau d'études juridiques qui les prépare à être chanoines, aptes à une fonction administrative, mais pas forcément avec le goût de la spiritualité. La solidarité familiale les aide à acquérir la prébende et même à cumuler plusieurs prébendes dispersées dans divers pays.

Madame Millet s'attache à retracer quelques biographies révélatrices de ces caractères.

La première période est marquée par un recrutement international des chanoines. Ainsi, le pape laonnois Urbain IV désigne son neveu Ancher Pantaleon comme chantre (maître de la liturgie) du chapitre de la cathédrale. Il le reste de 1262 à 1286 mais il est aussi grand archidiacre à Paris, chanoine de Cambrai, de Bayeux, d'York... et ne vient pas à Laon, mais y laisse des fondations et 13 vases-reliquaires.

Jacopo Gaetani Stefaneschi, grâce à son père sénateur de Rome et sa mère appartenant à la famille Orsini, peut suivre des études à l'université de Paris où il reçoit l'enseignement d'un des plus grands « politologues » d'alors, Gilles de Rome,

précepteur de Philippe IV le Bel ; il fait ensuite son droit à Bologne avant de posséder les prébendes à Paris, Rouen, Amiens, Sens, Bayeux, Reims, Saint-Omer, Cambrai et Saint-Pierre-de-Rome où il est inhumé en 1341 ; lui non plus ne vient pas à Laon puisqu'il est assidu à la curie ; il se fait représenter par Giotto dans un triptyque qui marque les débuts de l'art du portrait.

Francesco Gaetani, indigne et dissolu, est désigné, en tant que neveu du pape Boniface VIII, trésorier du chapitre en 1275 ; il est dispensé du serment dû à l'évêque et ne paraît donc pas à Laon, mais à Rome il est utile au chapitre laonnois qu'il défend victorieusement contre la commune lors d'un conflit qui a lieu en 1293-1295.

Avec la deuxième moitié du XIV^e siècle, le recrutement des chanoines est plus local. On suit Michel Casse par ses achats de manuscrits : il réside en Avignon jusqu'en 1348, date à laquelle il arrive à Laon et prépare le banquet de Noël pour 37 chanoines et 33 chapelains ; il devient aumônier de la reine Blanche, veuve de Philippe VI de Valois ; il finit sous-aumônier du roi en 1368-1374 avant de léguer 17 manuscrits à la bibliothèque du chapitre de la cathédrale ; il en reste actuellement 9 à la bibliothèque !

Dans la dernière période, de 1407 à 1412, on remarque Jean de Haucourt, musicien à la cour pontificale : deux rondeaux et un virelai, qui figurent dans un manuscrit à Carpentras, sont parvenus jusqu'à nous. Jean de Monampteuil est reçu docteur en médecine en 1381, à l'époque de Guillaume de Harcigny ; il a lui aussi soigné Charles VI ; il témoigne de la renommée de l'enseignement de la médecine à Laon. Lui est tout de même resté un temps dans la ville, en tant que bouteiller du chapitre cathédrale.

2 AVRIL : *Le commerce à Laon au XVIII^e siècle*, par Mme Geoffroy.

A l'heure où la géographie commerciale à Laon pose problème, il est nécessaire d'étudier la situation passée. Mme Geoffroy le fait pour la fin de l'Ancien Régime ; sa recherche et sa présentation rigoureuses donnent tort aux absents.

L'économie, au XVIII^e siècle, passe de la rareté à l'abondance par l'accroissement de la production et des échanges qui assurent l'enrichissement et l'embellissement des villes. Comment se font ces échanges à Laon, ville-type d'Ancien Régime avec ses nombreux clercs et officiers ? Par les marchés, les foires et les boutiques des marchands-artisans.

Les marchés ont une périodicité élevée ; ils ont lieu trois fois par semaine, les mercredi, vendredi et samedi, au lieu des mardi, jeudi et samedi au XIV^e siècle ; ils offrent des produits frais et rayonnent jusqu'à quatre lieues ; les demandes de « tenir marché » croissent et révèlent ainsi le dynamisme commercial à Laon au XVIII^e siècle.

Les lettres patentes de 1429 confirment l'existence de deux foires dont l'une d'été, à la Saint-Sacrement, et l'autre d'hiver, à la Saint-Thomas ; au XVIII^e siècle, il y en a trois, une à la Saint-Thomas, de huit jours, une à la Fête-Dieu, de huit jours également, une le jour de la Saint-Laurent ; elles rassemblent une quarantaine de marchands alors que celles de Reims en regroupent une centaine. Ces marchands viennent du Nord de la France dont quatre de Reims : les relations

économiques entre Laon et Reims sont actives.

Les rôles et le registre des métiers de 1777 montrent que les marchands laonnois représentent 36 % des feux fiscaux (familles imposables) et même 44,5 % de ceux du Plateau, soit 633 foyers ! Laon est alors une ville commerçante, comme le montrent les 94 marchands-artisans sur 96 foyers fiscaux de la paroisse Saint-Jean-au-Bourg et les 126 sur 126 de la paroisse Sainte-Geneviève ; ils sont la moitié des foyers des paroisses Saint-Cyr, Sainte-Benoîte, Saint-Pierre-le-Vieil, le quart des foyers des paroisses Saint-Julien et Saint-Rémi-Place. On distingue au total 25 bouchers, 50 cabaretiers, 35 marchands-fripiers, 33 tailleurs, 23 coronniers, 13 bonnetiers... qui vendent du neuf et revendent du « vieil » car on ne jette pas facilement à cette époque. Mme Geoffroy relève en particulier que Jean-Philibert Regnault, fils de l'hôte de la « Bannière de France », s'est enrichi comme marchand-mercier, grâce à deux « beaux » mariages, et s'est imposé politiquement sous la Révolution pour devenir adjoint au maire sous l'Empire. La diversité des tissus vendus – lainages, cotonnades, soieries – atteste que la mode est à Laon, ville d'autre part bien intégrée à un large commerce ainsi que le prouvent la liste des fournisseurs dispersés dans tout le Nord-Est de la France (Reims, Paris, Elbeuf, Sedan, Troyes, Lyon...).

11 MAI : *Elie Bloncourt, député de l'Aisne en 1936*, par M. Chathuant.

M. Chathuant, professeur à Reims, présente la personnalité d'Elie Bloncourt, député de la circonscription de La Fère en 1936 et après la deuxième guerre.

C'est par hasard que Monsieur Chathuant s'intéresse au député de l'Aisne. Dans le cadre de sa thèse sur les mouvements nationalistes dans les (très) anciennes colonies françaises des Antilles, sa recherche le mène à Chartres où s'est retiré un gouverneur de la Guadeloupe après sa mise à la retraite par le Front populaire pour fraude électorale... par ailleurs constante dans les colonies ! Dans les archives de ce gouverneur, un certain Max Bloncourt est classé « agitateur communiste dangereux » ; un gendarme zélé a noté « candidat aux élections dans l'Aisne ». En réalité, le gendarme a confondu Max et Elie, son frère. Il est vrai que les Bloncourt, de génération en génération, participent aux mouvements socio-politiques d'opposition... comme de la Résistance.

Elie Bloncourt, né en 1896 à la Guadeloupe, est fils de commis des Douanes, donc de milieu petit-bourgeois. Ainsi que tous les habitants de ces anciennes colonies, il se considère Français, plus Français que les Niçois, les Alsaciens, Francs-Comtois ou... les Corsos, rattachés à la France après eux. En outre, sa peau claire, quasi blanche, ne peut que favoriser son intégration dans la métropole. La deuxième partie de son existence le démontre.

En effet, Elie Bloncourt participe à la Première Guerre mondiale et tout d'abord à l'expédition des Dardanelles (1915). Blessé près de Château-Thierry en mai 1918, il reste aveugle. Il s'installe en France, apprend le braille, s'inscrit à la Sorbonne, obtient une licence de philosophie en 1921 et devient professeur à La Fère. Quelques années plus tard, le voilà conseiller général, puis la SFIO l'investit candidat à la députation en 1936. Dans sa profession de foi, outre les revendications sociales du Front populaire, il soutient les betteraviers aux dépens des

producteurs de sucre des « Isles ». Un reniement ? Une simple intégration ? Le résultat est une élection dans l'enthousiasme.

Pendant l'Occupation, Elie Bloncourt participe à la Résistance. Président de la SFIO pour la zone occupée, il met en place le mouvement « Libération nord », appartient au Conseil national de la Résistance, s'installe au ministère des Colonies, rue Oudinot, le 26 août 1944... En 1945, il est réélu avec Pierre-Bloch. Mais, mécontent de la rupture entre la SFIO et le PCF en 1947, il quitte la SFIO pour animer la gauche socialiste, avant de rejoindre le parti socialiste et Mitterrand en 1971.

Homme mutilé, engagé, dévoué (il défend les Guadeloupéens arrêtés après une manifestation sanglante de mai 1967, où les Etats-Unis auraient fait croire au gouvernement français à une action castriste) et, semble-t-il, déjà oublié, Elie Bloncourt méritait d'être rappelé à la mémoire collective.

6 ET 14 JUIN : *Les grimpettes*, visite conférence par M. Baudot.

Descente de la grimpette des Froids-Culs, remontée par la sente Morlot, descente par la ruelle des Morts, remontée par la ruelle de la Vieille-Montagne.

Cette sortie fait suite à l'exposition *Chemin faisant*, réalisée aux archives départementales de septembre à décembre 1998.

17 SEPTEMBRE : *Laon, deux siècles de vie musicale*, par Claude Carême.

Claude Carême, à l'occasion du 120^e anniversaire de l'harmonie municipale et du 50^e anniversaire du conservatoire, présente les origines et les évolutions de ces institutions.

La municipalité, aux XIX^e et XX^e siècles, se montre constamment soucieuse d'entretenir une activité musicale populaire. Dans le cadre du mouvement orphéonique, le maire Beauvillé, en 1858, fait appel à un bon et jeune chef de musique militaire, Emile Guérin, pour réorganiser la musique de la garde nationale, plus ou moins satisfaisante. Celui-ci crée une école de musique, pour former les instrumentistes, et une union chorale. L'opposition de certains musiciens entraîne son remplacement par Charles Frédéric Selmer, chef de musique militaire à la retraite.

Après la dissolution des gardes nationales par Thiers en 1871, le maire Glatigny demande à Selmer de revenir à Laon pour fonder l'harmonie municipale. Elle est créée en 1879, peu après l'inauguration du kiosque, promenade de la Couloire. Mais la naissance est difficile ; si Georges Siegrist (1882-1894) est un bon chef, Porsch, entre 1879 et 1882, et Boyer, entre 1894 et 1901, créent des crises.

A partir de 1901 et des nouveaux statuts qui impliquent beaucoup plus la municipalité, les institutions musicales laonnoises sont stabilisées. La longévité des directeurs – quatre en cent ans ! – assurent aussi cette stabilité. L'activité d'Alphonse Crousez (1901-1920) met fin à la crise. Emile Fillâtre réorganise l'harmonie et l'école après chacune des deux guerres.

Mais le grand moment reste la deuxième moitié du XX^e siècle. Tout d'abord, le maire Levindrey installe l'école de musique dans de vastes locaux où le nouveau directeur, Roger Thirault (1949-1984), artiste qui rompt avec la tradition militai-

re, diversifie les enseignements et attire ainsi 500 à 600 élèves : l'école devient un vrai conservatoire. L'orchestre harmonosymphonique regroupe alors plus de cent instrumentistes. En 1985, M. Maumené, le directeur actuel, issu de l'école normale, multiplie les activités pédagogiques pour initier le mieux possible le plus grand nombre d'enfants à la musique.

Le succès du conservatoire impose une réhabilitation des locaux trop vétustes, dangereux.

9 OCTOBRE : *L'ancien séminaire*, par Jacqueline Danysz.

Après l'observation des restes (corniche d'arcs mitrés sur modillons grotesques, fenêtres romanes) de l'église Saint-Pierre-au-Marché, édifiée au XI^e siècle, Jacqueline Danysz présente le bâtiment qui abrita le conservatoire de 1949 à 1999.

Malgré les décisions du concile de Trente, Laon ne possède pas encore de séminaire un siècle plus tard. L'évêque César d'Estrées (1656-1681) achète les maisons canoniales de l'abbaye Saint-Pierre-au-Marché pour en édifier un. Innocent Bourgeois en est l'architecte. Il le conçoit de style classique, en forme de L, avec des matériaux simples, un décor sobre. Les travaux durent de 1670 à 1674.

Le décor de la façade de l'entrée est sobre en effet ; se détachent un bandeau plat et une corniche à moulure sous la toiture ; le portail est orné d'un bossage. A gauche du porche étaient la chapelle qui commençait la grande aile sud-nord et, en angle, les communs (les deux arcades des entrées des écuries sont visibles côté jardin) ; à droite du porche était un petit escalier ; le bâtiment d'entrée se limitait à l'aplomb de la toiture la plus élevée.

Dans la cour, la grande aile sud-nord montre une façade sobre elle aussi, avec des fenêtres superposées aux allèges de pierres ; des ancrages en fer forgé et à volutes ont pour fonction de sceller les murs aux poutres ; on distingue aussi des chaînages en harpe ; il n'existe que deux lucarnes. Ce bâtiment comprenait un corridor qui allait de la sacristie de la chapelle au sud à la cuisine au nord, et qui donnait sur les salles de conférence et de conversation où les futurs prêtres apprenaient le chant, la liturgie, le droit canon.

Sur l'aile ouest-est qui longe le rempart du nord, une arcade montre qu'il existait un porche d'entrée d'une ruelle, la ruelle Saint-Pierre, ou des marmousets. En 1721, l'institution étend la construction à droite (quand on est dans la cour) de cette ruelle en l'enjambant. La limite de la première construction, l'arcade et l'extension du XVIII^e siècle sont visibles sur la façade donnant sur le rempart.

La chapelle, construite en 1830, est de style néoclassique quand l'évêque de Soissons fait à nouveau de l'immeuble un petit séminaire (1822-1855). La façade principale a tous les éléments de ce style : colonnes doriques, fronton triangulaire, sept petites fenêtres élevées aux moulures simples. On peut ajouter la corniche à gouttes sur les façades nord et sud. L'intérieur présente au sud une tribune avec des colonnes doriques, au nord l'arc d'une abside, un beau plafond.

28 OCTOBRE : *Le monument des trois instituteurs de l'Aisne*, par Robert Lefèvre. Robert Lefèvre, professeur à l'IUFM, rappelle l'histoire glorieuse et chaotique du

« Monument des trois instituteurs de l'Aisne » dont c'est le centenaire.

La guerre de 1870-1871 est un désastre pour la France. Laon est occupée du 7 septembre 1870 au 24 octobre 1871 ; l'explosion de la citadelle, le 9 septembre, est un épisode célèbre de ce moment tragique. Dans l'Aisne, parmi les fusillés par les Allemands, trois instituteurs passent à la postérité : Jules Debordeaux, instituteur à Pasly, fusillé le 10 octobre 1870, Louis Poulette, instituteur à Vauxrezis, fusillé le 11 octobre, Jules Leroy, instituteur à Vendières, fusillé le 22 janvier 1871 à Châlons-sur-Marne.

Dans une atmosphère d'humiliation et de revanche, le Conseil général de l'Aisne, dès sa première session, en novembre 1871, vote la fabrication d'une tablette de marbre en leur mémoire. Elle est d'abord déposée à l'école normale, rue Clerjot, le 20 août 1872, puis rue de la République, en 1881. Les personnalités présentes glorifient les instituteurs dans les mêmes termes que Jules Ferry un peu plus tard. Leur souvenir est entretenu par une brochure, puis par une affiche où figurent leurs portraits et, enfin et surtout, par le monument conçu par le statuaire Jean Carlus. Laon et Soissons se disputent sa possession. L'importance politique du maire de Laon, Georges Ermant, député et conseiller général, fait que le monument est finalement érigé à Laon. Il est inauguré le 20 mai 1899 devant 1 600 instituteurs et institutrices de France et les personnalités du département.

Surmontant une groupe d'enfants, les trois instituteurs sont tournés vers la frontière mutilée. Jules Debordeaux est à gauche, Louis Poulette au centre. Jules Leroy, à droite, lève le bras.

Détruit par les Allemands en 1917, le monument est réédifié, toujours par Carlus, grâce aux dommages de guerre. L'inauguration a lieu le 28 juillet 1929, en même temps que celle de l'école normale de filles, sans les officiels prévus, puisque le gouvernement Poincaré a démissionné la veille.

Célébré avec enthousiasme en 1899 et 1929, considéré comme un lieu de souvenir en 1945, il est tombé depuis dans une indifférence d'où les organisateurs des manifestations pour son centenaire espèrent le sortir.

4 DÉCEMBRE : *Jésus, un personnage historique ?*, par Nicole Moine.

« A la veille de l'an 2000, Jésus fait parler de lui », démontre Nicole Moine (professeur d'histoire ancienne à l'université de Reims, spécialiste du christianisme), invitée par la Société historique de Laon, reprenant ainsi les couvertures de diverses revues à grand tirage parues depuis 1998. Les titres se veulent accrocheurs : « Ce que nous savons sur Jésus », « Jésus est-il le vrai fondateur du christianisme ? »...

Ils appellent à une véritable enquête policière. Mme Moine la mène avec rigueur, avec finesse, avec passion, devant une salle comble qui attend la réponse à la question « Jésus est-il un personnage historique ? » En somme : a-t-il existé ? Que sait-on de lui ?

Tout d'abord, on peut affirmer que Jésus a bien existé, même si les sources historiques qui parlent de lui sont postérieures à son existence et de seconde main. C'est au II^e siècle que l'historien romain Suétone rapporte qu'entre 40 et 50, l'em-

pereur Claude « a chassé de Rome des Juifs qui créaient l'agitation à propos d'un certain Christos ». C'est au II^e siècle encore que Tacite, autre historien romain, affirme, d'une part, que Néron rendit les chrétiens coupables de l'incendie de Rome en 64 et, d'autre part, place la mort du Christ sous la préfecture de Ponce Pilate en Judée, pendant l'empire de Tibère. Les évangiles ont été rédigés entre 70 et 95. Ces sources, romaines ou chrétiennes, non seulement s'expriment sur Jésus bien après sa mort, mais ne sont parvenues que par des copies rédigées plusieurs siècles plus tard. L'historien de l'Antiquité les accepte tout en restant critique.

Alors, que peut-on savoir de Jésus ? Ce qui est rapporté sur son existence correspond bien à la situation politique de la Palestine sous la domination romaine. Cette situation est mauvaise. Entre 37 et 4 avant Jésus-Christ, la domination romaine est indirecte : le roi Hérode, non juif, est détesté. En 6, la présence romaine s'impose directement par le préfet, mais reste mal acceptée : il faut payer l'im-pôt qui marque la défaite. Dans ce contexte difficile, Flavius Josèphe, historien juif, rapporte l'agitation menée par les Juifs et en particulier celle d'un Jésus, Josué, galiléen, en 62. Elle permet de croire en celle de Jésus, autre Galiléen, crucifié entre deux bandits – nombreux alors – alors qu'il se disait « roi », « messie » et jugé comme usurpateur, agitateur. L'existence de Jésus est donc vraisemblable et c'est tout.

On ne peut rien affirmer d'autre sur lui, pas même sur sa date de naissance, qui fonde pourtant notre chronologie. Bien sûr, on ne peut le décrire. Le mystère est grand.